

3^e FESTIVAL AU TEF

Une longue bouffée de création

Anne-Marie Provencher



Odette Gagnon et Marthe Mercure



Du 30 octobre au 5 novembre avait lieu à Montréal le 3^e Festival de créations de femmes organisé par le Théâtre expérimental des femmes (TEF) autour du thème de l'écriture dramatique. Au programme, entre autres: six ateliers-rencontres, six spectacles issus de «workshops» et une soirée de performances de dix minutes ou moins. Comment ce Festival a-t-il évolué depuis 1980? C'est une des questions posées par Hélène Pedneault à Marie-Hélène Falcon, organisatrice d'événements théâtraux, dont le futur Festival de théâtre des Amériques, Lorraine Hébert, professeure et critique de théâtre, et Alice Ronfard, comédienne et auteure. Toutes trois ont été mêlées de près aux expériences théâtrales des dernières années. Leurs premières impressions ont-elles été les meilleures ?

M.H. Falcon : Ce qui m'a d'abord frappée, c'est l'audace extrême de la manifestation. Il faut du culot pour ne présenter que des choses neuves, inédites et même pas finies, certaines oeuvres ayant été travaillées en «workshop». Tout le travail de création s'est fait pratiquement dans le mois qui a précédé l'événement. Et on a eu de l'assurance et du professionnalisme quand même. Je pense que, depuis quelques années, il y a des femmes qui émergent et qui commencent à avoir des moyens de création très sérieux. Je pense à Pol Pelletier, à Louise Laprade, à Anne-Marie Provencher, à Odette Gagnon.

Ce que je déplore, par ailleurs, c'est le peu d'impact que ça soulève. C'était quelque chose d'absolument extraordinaire,

et nous sommes 300 au maximum à l'avoir vu. Sur le plan de la vente de cet événement-là, il semble y avoir une timidité en disproportion avec l'importance de ce qui est présenté.

L. Hébert : Moi, ce qui m'a frappée, c'est l'assurance des femmes sur scène et une rigueur dans la structure dramatique que je n'avais pas vues lors des deux premiers festivals. Je sentais qu'elles n'avaient plus à prouver quoi que ce soit, elles *taisaient*. Mais rien de nouveau dans la thématique : je pense qu'on n'a rien de nouveau à dire, on a à dire. Ce n'est ni nouveau ni ancien. Toute la dimension scénographique était aussi très intéressante. Bref, on a vu des «professionnelles», selon un terme qui nous a trop longtemps fait peur.

Par contre, les performances du vendredi soir m'ont beaucoup déçue. Je sentais toujours cette présence mais aussi un goût d'être à la mode, de «faire performance», sans que le genre soit maîtrisé. Sauf peut-être ce qu'ont fait Odette Gagnon et Marthe Mercure dans «La mappe».

A. Ronfard : Mais ces performances de 10 minutes, c'est la LNI du Théâtre expérimental des femmes ! Elles en feraient tous les mardis soirs et elles rempliraient la salle à tout coup.

M.H. Falcon : Moi, je pense qu'on abuse du terme «performance». Je préférerais l'expression du Festival de l'année dernière : des «bouffées de création de 10 minutes ou moins». Car c'est de ça qu'il s'agit : «**Liaisons mal ta propos**» est un extrait d'un spectacle de 90 minutes ; «**Pacing**» est un numéro de mime ; Louise Cartier a fait un monologue et non une performance ; «**La mappe**» est un essai, mis en performance grâce à une trampoline ; Marie-Hélène Robert a fait un excellent monologue, mais comme Clémence le fait depuis 30 ans ; Lorraine Desmarais a fait un numéro de trapèze. Où sont les performances ? De quoi parle-t-on ? Ça aurait pu être des pièces en un acte. Il faut dire que cette année le thème était «l'écriture dramatique»...

Les mots pour en rire

A. Ronfard : Je voudrais parler de l'humour qu'il y avait au Festival, il y en avait beaucoup. Lise Vaillancourt, le jeudi soir, c'était magnifique. Un humour un peu britannique, qui vient de l'assurance d'être sur une scène et d'être capable de prendre la place.

M.H. Falcon : J'ai l'impression que cet humour vient aussi d'une certaine volonté de rompre avec la tradition théâtrale. Les femmes ont envie de traiter autrement les problèmes qu'on traite depuis toujours. Le texte de Joanne Beaudry, par exemple, était extrêmement tragique mais en même temps plein d'humour. L'humour sert de distance.

A. Ronfard : Ce qui m'a étonnée aussi, c'est que les femmes se réapproprient l'histoire. Dans «**La mappe**» par exemple, on avait Karl Marx et Bertold Brecht comme personnages. Moi j'étais ravie de voir qu'on jouait avec toute cette culture, qu'on s'amusait avec.

L. Hébert : Cet humour, c'est vraiment notre sens du dérisoire. Et puis, je crois que les femmes voient rarement les choses de façon unidimensionnelle. En même temps qu'on fait une chose, on est ailleurs. Et je pense qu'on commence à admettre notre propre manière de voir les choses et qu'on commence à

l'imposer. C'est ce qui est arrivé pendant ce troisième Festival : nous commençons à croire en ce que nous faisons.

A. Ronfard : Mais j'aurais été intriguée de voir un spectacle lesbien. Il y a eu une grosse polémique parce que des hommes jouaient au TEF cette année, pour la première fois dans l'histoire des Festivals. Moi, j'ai trouvé ça correct mais j'aurais bien aimé voir un show de quelqu'une qui dise : voilà, c'est une mise en scène lesbienne !

Le «faussé» des générations

L. Hébert : Avez-vous remarqué la différence entre les propos des femmes de 20 ans et ceux des femmes de 40 ? J'ai de la misère avec les plus jeunes. Elles ne me rejoignent pas, ce qu'elles font m'apparaît léger et sans consistance. Ou bien c'est normal qu'il en soit ainsi, ou c'est une manière de dire les choses qui ne me touche pas, ou encore je suis rendue «straight».

M.H. Falcon : Moi j'ai très envie d'entendre - ce que je n'ai pas beaucoup entendu au Festival - des femmes de mon âge, de 40 ans. Mise à part «La mappe», je ne me suis pas sentie représentée et ça me manque.

L. Hébert : Il y a une censure sur le tragique, la mort, de la part des plus jeunes. Je le regrette, je pense qu'on peut encore voir des femmes déchirées par l'amour, des femmes victimes aussi. Les femmes de 20-30 ans ne semblent pas avoir le même rapport à la douleur, comme si elles l'avaient liquidée une

fois pour toutes ou comme si elles avaient décidé qu'elles ne pleureraient plus.

A. Ronfard : Moi j'ai 27 ans, le tragique est quelque chose qui est à l'intérieur de moi et que je transporte. Ce n'est pas tellement une question de

Lise Vaillancourt



Photos - Anne de Guise

génération mais une question d'ouverture. Mais pleurer sur une scène, pour une femme, c'est devenu un maudit problème.

L. Hébert : En même temps c'est courageux. On a envie de voir sur scène des femmes qui prennent leur vie en main, pleines d'énergie. Mais on ne

peut pas être pleine d'énergie en passant par-dessus la souffrance.

Et puisqu'il faut conclure...

A. Ronfard : Je ne pense pas que ce Festival soit vraiment représentatif de la création dramatique des femmes aujourd'hui. Je pense qu'il y a eu un choix artistique derrière tout ça. Les organisatrices sont des femmes qui ont développé une certaine recherche au niveau du théâtre et elles ont privilégié des textes qui allaient dans ce sens. Et c'est très correct. Mais ça s'adressait peut-être plus à celles et ceux qui sont intéressé-e-s par l'expérimentation théâtrale qu'au public en général.

M.H. Falcon : Où étaient les auteurs dramatiques plus expérimentées comme Marie Laberge, Éizabeth Bourget, Maryse Pelletier, Suzanne Aubry... ?

L. Hébert : Le Festival avait des objectifs précis : amener de nouvelles propositions en termes de contenu, de contenant, de pratique théâtrale, de recherche. Et, jusqu'à un certain point, la direction artistique a rejoint ces objectifs. Une chose cependant : j'ai malheureusement encore senti, à l'intérieur du Théâtre expérimental des femmes ou de l'organisation du Festival, une direction qui manque ouverture. Personnellement, je souhaiterais une ouverture tellement grande qu'elle rendrait toute expression possible...

Entrevue et montage :

HÉLÈNE PEDNEAULT

1/ Dans les coulisses, Éizabeth Bourget et Suzanne Aubry ayant fait partie du comité de sélection

VIDÉO

10 chandelles pour Vidéo Femmes

Une décennie, ça se fête; comme un chiffre rond qui indique le franchissement d'un premier cap et permet de cingler vers de nouveaux rivages... Belle image, n'est-ce pas? C'est qu'il sera justement question d'images dans les lignes qui vont suivre. Des images qu'une équipe de femmes, depuis dix ans, s'affaire à produire et à diffuser, pour témoigner, dénoncer et interroger.

Non, Alice, «c'est pas le pays des merveilles», surtout quand on subit le harcèlement sexuel «tous les jours, tous les jours», et que la folie des femmes reste un volcan qui gronde derrière «les mots/maux du silence». Vous aurez reconnu trois des vidéos ou films produits par Vidéo Femmes, extraits d'un catalogue où l'on retrouve toutes les grandes questions qui ont nourri l'espoir et l'inquiétude des femmes depuis dix ans : la violence, la santé mentale, l'avortement, etc.

Le bilan en chiffres : une trentaine de vidéos ou films maison, une centaine de vidéos-films distribués par leurs soins, un festival annuel qui a lieu depuis sept ans, des tournées régulières au Québec, des contacts de plus en plus serrés avec l'Europe, les États-Unis et le Canada anglais. Bref, une expérience unique au Québec et qui plus est à Québec. Je me souviens de Luce Guilbault, devant qui ont évoqué un jour l'inertie culturelle de Québec dans certains domaines (vieux problème) et qui répondit : «Oui,

mais vous, vous avez Vidéo Femmes...»

Les filles des vues

Ce matin frisquet d'octobre, j'ai rencontré trois d'entre elles (le collectif, qui n'a jamais été aussi important, réunit actuellement treize femmes), dans la maison qu'elles occupent depuis cinq ans, 10 rue Mac-Manon à Québec, entre haute et basse ville. Un immeuble vieillot, plein de recoins et d'issues imprévues, dont elles animent (et pour une fois le mot n'est pas trop fort) le deuxième étage.

«Mais comment avez-vous réussi à tenir le coup?» En posant cette question, je pensais à tous ces groupes de vidéo et à ces collectifs divers nés dans l'euphorie des années 70 et trop vite disparus. De ceux qui ont vu le jour en 1973 à la suite du Festival international de film et de vidéo qui eut lieu dans onze villes du Canada, il ne reste aujourd'hui que Vidéo Femmes et Women in Focus à Vancouver. Si ma question